

NINA

Par Yann Moe

Ce jour-là, je la revoyais pour la première fois. Il ne s'était écoulé qu'un an depuis mon arrestation mais ces douze mois de séparation avaient été une éternité.

Notre rencontre avait eu lieu un 14 juillet. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'avais pour mission de livrer un colis au 123 rue des Abbesses. Je connaissais Montmartre comme ma poche, moi, le petit poulbot de la rue Durantin. La plupart du temps, je n'avais aucune idée de ce que je transportais. Ce jour de fête nationale, non plus, mais le paquet mal emballé, avait la forme d'un pistolet.

J'avais sonné chez Monsieur Guéret, avais patienté longuement devant l'entrée. J'avais failli tourner les talons quand soudain, était apparu un ange, qui s'était présenté comme sa fille, et avait pris le colis sans aucune appréhension, ni aucune question. L'ange avait immédiatement refermé la porte. Cet épisode n'avait duré que quelques secondes, mais je ressortais dans la rue avec le souvenir d'un visage parfait. Le portrait de cette jeune fille aux cheveux légèrement ondulés, au nez fin, aux yeux en amande, s'était imprimé dans mon esprit de manière indélébile. J'étais resté longtemps devant la porte de l'immeuble, espérant la voir ressortir. En vain.

Le soir de la fête nationale, à l'appel des mouvements de résistance, j'avais gagné la place Blanche avec quelques amis. A 19h30 précisément, face au Moulin rouge, nous avions entamé la Marseillaise, fièrement, bruyamment. Dans la foule chantante, je la revis, entonnant le refrain avec un entrain communicatif. A 19h33, la Gestapo et quelques militaires allemands vinrent nous déloger. La foule se disloqua. Je partis en direction de la rue de Bruxelles. Elle me suivit. Nous dévalions la chaussée à toutes enjambées, poussés par les coups de sifflet. Notre cavale se poursuivit jusqu'à la place de l'Europe. Haletants, les mains sur les genoux, nous essayions de reprendre notre souffle. Elle me regarda. Mon coeur chavira.

- Je m'appelle Nina. Et toi ?
- Gabriel.
- Tu es résistant ?
- Euh... oui.
- J'aime bien les résistants.

Ces quelques mots m'avaient suffi. Suite à cette phrase, je ne me souvenais plus en détail de notre conversation. Je l'avais raccompagnée au pied de son immeuble. Elle m'avait embrassé sur la joue juste avant de passer le pas de la porte. J'étais resté planter là, étourdi, désorienté, pendant de longues minutes.

Nous nous revîmes trois fois avant cette funeste journée du 27 juillet 1944. Je fus arrêté en pleine rue par la Gestapo. J'avais été suivi. On m'avait vendu. J'avais dix-sept ans.

Être arrêté m'importait peu. C'était une éventualité à laquelle je m'étais préparé. J'allais cependant être séparé de Nina. Cette réalité m'était insupportable.

Je fus d'abord conduit en prison. On me questionna, on me tortura. On voulait connaître les noms de mes complices. Je n'en donnai aucun. J'étais résistant. Nina aimait cela.

Après deux jours en prison, je fus conduit à Drancy, puis Auschwitz. Jugé apte au travail, j'échappai sans le savoir à la chambre à gaz. Tatoué d'un numéro à six chiffres et marqué du triangle rouge des déportés politiques et des résistants, je fus affecté au camp de travail de Buna-Monowitz.

Je n'ai pas de mot pour décrire l'horreur quotidienne de cet endroit. Privation de nourriture, d'intimité, de dignité, sévices corporelles et morales, cet endroit avait tout de l'enfer sur Terre. Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est qu'à aucun moment, je ne me suis senti seul. Nina m'accompagnait jour après jour, nuit après nuit. Matin, midi, soir, à l'usine, dans mon dortoir, lors des interminables appels, elle ne me quittait pas, elle ne sortait pas de ma tête.

Lorsque l'ordre d'évacuation du camp d'Auschwitz fut donné en janvier 1945, un immense espoir m'envahit. Des rumeurs couraient au sein des prisonniers. Les russes progressaient sur le front est. Nous allions bientôt être libérés. Au loin résonnaient les coups de canon de l'armée rouge. Nous étions déplacés à l'ouest : plus près de la France, plus près de Nina. Ce qui fut plus tard baptisé les marches de la mort ne pouvaient porter meilleur nom. Vêtus d'un simple pyjama et de claquettes en bois, nous avançons tels des fantômes dans la forêt polonaise. La neige trempait nos vêtements, ralentissait notre progression. Les cris des chiens et des SS n'étaient entrecoupés que par le claquement des balles en queue de peloton qui achevaient les prisonniers tombés au sol.

Chaque pas était une épreuve. Mais chaque pas me rapprochait de Nina. Je la voyais parfois au détour d'un chemin, derrière un arbre. Elle me souriait, m'appelait, me demandait de la rejoindre. Je lui parlais, évoquais notre rencontre, notre première conversation. Je lui détaillais mes plans : je l'emmènerais déjeuner au pied de la Tour Eiffel, visiter le zoo de Vincennes. Nous prendrions le train pour rejoindre l'océan, à Deauville. Nous aurions deux enfants : un garçon et une fille.

Cent fois, j'eus envie de m'arrêter, de faire une pause. Ceux qui l'ont fait, ne sont jamais repartis. Mais il m'était impossible de rester là, sans avoir revu celle qui occupait depuis si longtemps mes pensées. Je voulais revoir son visage, toucher ses mains, sentir son doux parfum. Alors, je continuais d'avancer.

Arrivé au noeud ferroviaire de Gleiwitz, je fus transféré à Dora, puis à Bergen Belsen.

A la libération du camp par les Britanniques, je n'étais qu'un sac d'os. Atteint de fièvre typhoïque, je délirais au milieu des cadavres. Je ne cessais d'appeler Nina. C'est, tout du moins, ce que me raconta un médecin anglais, lorsque je recouvrai mes esprits.

Guéri, de retour à Paris, je n'avais qu'une idée en tête : la revoir au plus vite. Seulement, mon aspect extérieur était absolument repoussant. Le crâne rasé, les membres squelettiques, je ne voulais pas qu'elle m'aperçut ainsi. Alors, j'avais attendu, me reposant, regagnant peu à peu des forces, m'épaississant jour après jour.

14 juillet 1945. Un an, jour pour jour, après notre rencontre, je me rends au 123 de la rue des Abbesses. J'ai acheté un costume spécialement pour l'occasion, ainsi qu'un bouquet de roses rouges. Mon pouls s'accélère à mesure que j'approche de l'immeuble. Je sonne. Je patiente. J'entends, à travers les murs, les talons d'une femme. Mon cœur menace de sortir de ma poitrine. Un désagréable bourdonnement envahit ma tête. La porte s'ouvre. Elle me fait face, magnifique. Ces cheveux sont plus longs. Sa bouche est soulignée par un rouge à lèvres discret. Elle a changé mais est toujours aussi belle. Ses yeux en amande sont légèrement écarquillés, l'émotion sans doute de me revoir. Elle est vêtue d'une légère robe d'été, à fleurs. Son ventre, en revanche, s'est arrondi. Le bourdonnement s'intensifie. Je reste immobile. Un jeune homme, au fond du couloir, entre dans mon champ de vision. Je comprends alors. Je lâche les fleurs et tourne les talons. Je tire de rage la porte d'entrée de l'immeuble et m'enfuis en courant. Je remonte la rue Lepic. Les larmes coulent sur mon visage. Je continue le long de la rue Norvins. Je ne peux pas m'arrêter. Je ferme les yeux. Je cours en aveugle pour ne plus voir le monde, pour ne pas voir la vérité en face. Arrivé au sommet de la butte Montmartre,

dos au Sacré Coeur, face à l'immensité parisienne, je hurle ma douleur. J'aboie ma souffrance et mon incompréhension sous le regard apeuré des touristes. Ma vie semble s'arrêter là.

Quelques jours plus tard, nous nous sommes revus. Nina s'est efforcée de me retrouver, pour m'expliquer, pour apaiser mon mal-être. Oui, elle avait passé d'agréables moments en ma compagnie. Oui, elle m'avait apprécié. Mais il n'avait été à aucun moment question de passion. L'éloignement n'y avait été pour rien. Elle ne m'avait jamais aimé d'amour, seulement d'amitié. Les paroles furent pénibles à entendre. Les mots furent âpres, mais nécessaires. Je m'étais fourvoyé sur toute la ligne. Ce que j'avais pris pour de la tendresse n'était que de la sympathie. Un baiser sur la joue n'était signe d'aucune affection. J'avais mal interprété. J'avais fantasmé ma romance.

Il me fallut plusieurs années pour me remettre de cet épisode. Lorsque j'ouvris enfin les yeux, je découvris l'amour, véritable cette fois, de Martine, qui devint ma femme et avec laquelle j'eus deux enfants. Je n'oublierai jamais Nina. Mon amour pour elle fut sincère, intense, et je reste persuadé que, sans elle, je n'aurais pas eu la force de survivre à l'enfer concentrationnaire. Mon histoire se serait terminée sur une terre de Pologne ou dans une forêt d'Allemagne. Merci Nina.

Inspiré d'histoires tristement vraies et en souvenir de Paul, de Jean, de Joseph et de tous les autres...